

DISPARITION L'ÉCRIVAIN AMÉRICAIN NICK TOSCHES EST MORT

Libération / Philippe Garnier / 21 octobre 2019

L'auteur de «*Hellfire*», la plus belle biographie d'un chanteur de rock'n'roll jamais écrite (sur Jerry Lee Lewis), est disparu dimanche à l'âge de 69 ans.



Nick Tosches à Saint-Malo en 1997. Photo Louis Monier. Gamma-Rapho via Getty Images

Nick Tosches (prononcer «TOSH-ez»), l'auteur de *Hellfire*, la plus belle biographie d'un chanteur de rock'n'roll jamais écrite (sur Jerry Lee Lewis), était un stoïque, comme ces hommes à toges qu'il admirait tant. Il est mort dimanche à 69 ans, mais attendait ça depuis un certain temps. La dernière fois que je lui ai rendu visite dans son immeuble en briques de TriBeCa, à New York, le premier du quartier à avoir été «réhabilité» il y a vingt-cinq ans, son trois-pièces paraissait toujours aussi inoccupé, les étagères vides, son mobilier juste fonctionnel et suffisant. Il m'avait reçu comme

lors de ma dernière visite, en caleçon bleu layette et tricot de corps griseâtre, comme sa peau, les jambes comme des tringles. Il paraissait frêle et au bout du rouleau, mais pas plus que les autres fois ces dix dernières années. Il était juste fatigué de parler.

Il venait de publier son dernier livre, l'étonnant *Sous Tibère*. La seule mention du bouquin n'eut droit qu'à un grognement éccœuré, un petit geste délicat de la main, comme un jeu de mouchoirs. Il espérait seulement qu'on ne le ferait pas voyager. «*Je ne peux plus supporter les aéroports.*» Nos rencontres avaient pris ce genre de tournures taiseuses depuis un bail. Cela suffisait amplement de rester assis ensemble sur le banc dehors au soleil à regarder les oiseaux, et cette ville qu'il refusait désormais de reconnaître. «*Nick Tosches habite dans ce qui fut New York*», disait la succincte notice biographique au dos de *Under Tiberius*.

“Noise Boys”

Il n'en fut pas toujours ainsi. Le quatrième de couverture de *Hellfire* se terminait par ces mots typiques de l'homme : «*Son premier livre, Country, est légendaire.*» Il s'était ravisé avec les ans, le trouvant «*un peu juvénile*», lui préférant par exemple celui qui n'avait pas tardé à suivre, *Unsung Heroes of Rock'n'Roll*, mais *Country* était légendaire à un titre : personne n'avait jamais écrit sur la musique comme lui. Par fainéantise, on ne manquera pas de le ranger dans le groupe des soi-disant «Noise Boys» (une invention du *New York Times*), mais Tosches n'avait pas grand-chose à voir avec les Greil Marcus, Lester Bangs et autres critiques de rock. Dès ses débuts dans *Teenage Wasteland Gazette*, le fanzine qu'il avait fondé avec Richard Meltzer, et plus tard dans les colonnes de revues comme *Fusion*, *Rolling Stone* et *Creem*, il fera preuve d'un solide dédain pour le métier -- profond mépris non envers le rock'n'roll, mais envers le show-biz, voire la presse rock. On ne l'aurait jamais attrapé à écrire sur Bruce Springsteen, ni à devenir son manager.

Si les papiers de Tosches se remarquaient moins dans *Creem* que ceux des collègues, c'est évidemment que Tosches ne faisait que passer, et n'avait pas l'intention de rester gérer le fond de commerce. Après tout, c'est le genre de type qui, en présence de Johnny Cash, préférerait discuter numismatique romaine du premier siècle, que de l'influence de son ex-belle-mère Maybelle Carter sur son jeu de guitare. Tosches était aussi à l'aise pour parler sécurité ou échanges boursiers avec un financier comme Michele Sindona (le banquier du Pape qu'il interviewa dans sa prison de Naples peu de temps avant l'expresso au cyanure), que rock et pizza avec Dick Manitoba, le chanteur des Gladiators, ou benzedrine et percodan avec l'acteur Jerry Lewis (comme lui de Newark, New Jersey). Tosches était philosophe, romancier, journaliste, philologue, musicologue, mafia-watcher, historien, rat de bibliothèque. Sa connaissance des bars était plus que sérieuse, elle était ancestrale : à quatorze ans, son père le laissait s'occuper du bar familial à Newark. On en trouve encore l'odeur dans son premier roman de 1988, *Cut Numbers (La religion des ratés)*. Son père Nick était d'origine italo-albanaise, un village des Pouilles qui inspirait la crainte jusque dans la Camorra. Sa mère était irlandaise, d'où peut-être son goût pour les mots et les mystifications.

Il avait justement trouvé les mots et le langage qui s'imposaient pour parler de son premier sujet, le terrible Jerry Lee Lewis, employant le ton des imprécations bibliques pour ce «Seventh Son», aussi lubrique et violent que croyant. Le chanteur de Ferryday, en Louisiane, l'a plusieurs fois menacé de mort, mais lui survit, malgré ses quinze ans de plus et sa dissipation généralisée. En 1992 Tosches avait suivi cet exploit par un

autre, intitulé *Dino, Living High in the Dirty Business of Dreams* : écrire un livre de 550 pages sur un sujet qui ne lui inspirait qu'un bâillement initial, le crooner et acteur Dean Martin. Martin était qui plus est un menhir d'indifférence, ne collaborant en aucune façon à ce projet qui finit en tour de force -- un passionnant portrait en creux exclusivement constitué de dates, montants des cachets, biographies des villes diverses fréquentées par Dino et des chefs mafieux qui les contrôlaient (et parfois le chanteur lui-même). Il fut plus téméraire avec le banquier du Pape, Sindona, dans *Power on Earth*, son livre le moins connu (supprimé par le Saint Office, prétendait l'auteur), et moins heureux avec sa biographie du champion poids lourd Sonny Liston (*The Devil and Sonny Liston*).

Suicide littéraire

Dans les années 90 Tosches avait fini par percer, et ses longs articles dans *Vanity Fair* sur tel ou tel avocat mafieux du show-biz lui étaient payés jusqu'à quinze dollars le mot. Lui qui avait toujours été capable de faire une critique de disque sans l'écouter, user de la pédanterie comme d'un objet contondant et citer Héraclite à propos de Dolly Parton, écrivait désormais des romans follement ambitieux et ratés sur l'opium et le trafic d'héroïne en Asie (Trinités, en 1994), ou gonflés mais boursouflés comme *la Main de Dante* (2002). Un journaliste écrira que lire Tosches c'était comme se faire taper dessus. Son roman suivant, *Moi et le Diable* (2012) était un flagrant exemple de suicide littéraire, dans lequel il fientait sur les agents, les éditeurs, et le show-biz en général.

Dans *Blackface*, en 2003, Tosches livrait, sinon son meilleur livre, du moins son plus sincère -- une étude fouillée sur les «minstrel shows». Il y déverse encore sa bile à l'occasion (traitant tout le mouvement folk et le blues revival des années 60 de forme la plus dégradante d'imitation), «*mais sans le noir de bouchon*». Et Tosches était né pour écrire sur un chanteur-danseur noir du Kentucky nommé Ernest Hogan qui portait un nom irlandais «*parce qu'ils étaient en vogue*», et du noir de bouchon sur sa peau noire. C'était ce genre de sujet gigogne qui le passionnait. Il était ce genre d'homme. Sa dernière production se réduisait à 17 pages de notes et bibliographie complète sur Nightmare Alley (*le Charlatan*), roman de William Lindsay Gresham, qu'il admirait.

Son dernier roman publié, *Sous Tibère*, porte sur un traîne-savate pickpocket nommé Iesous, pris en main par un ancien speech-writer de l'empereur Tibère tombé en disgrâce. Sous la houlette de cet imprésario il devient vite le Nazaréen, mais qui ne rêve que des profits tirés par ses tours, et de la façon dont il les dépensera à Rome, une fois riche. C'est un roman gonflé, mais cette fois de la bonne façon : sereine, tranquille, lente comme coule la cigüe.

Philippe Garnier